

ANALYSE 2015

**Je suis bobo bien-pensant,
politiquement correct et
droit de l'hommiste**



Publié avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Je suis bobo, bien-pensant, politiquement correct et droit de l'hommiste

Ces jours ci, me reviennent en mémoire quelques lignes qu'écrivait André Gide dans ses « *souvenirs de cour d'assise* ». L'auteur tire de son expérience de juré (1912) un texte dense, où il apparaît fasciné par les replis de l'âme humaine. En filigrane, la barrière fragile qui sépare l'honnête homme du criminel.

Il écrit notamment :

« Cette nuit, je ne puis pas dormir. L'angoisse m'a pris au cœur et ne desserre pas son étreinte. Je resonge au récit que me fit jadis un rescapé (du navire) la Bourgogne : il était lui dans une barque avec je ne sais plus combien d'autres; certains d'entre eux-ci ramaient, d'autres étaient occupés tout autour de la barque à flanquer de grands coups d'aviron sur la tête et les mains de ceux, à demi noyés déjà, qui cherchaient à s'accrocher à la barque et imploraient qu'on les reprît. Ou bien avec une petite hache, ils leur coupaient les poignets. On les enfonçait dans l'eau car en cherchant à les sauver, on eût fait chavirer la barque... Ce soir je prends en honte la barque et de me sentir à l'abri. »

Je dois bien admettre que, dans cette allégorie, je suis un des rameurs, ou un des spectateurs, dans la barque. J'assiste, sans savoir que faire, impuissant et espérant survivre, aux montées de haine qui m'entourent.

Je vois ceux qui, dans l'eau, à demi noyés, essaient de monter dans la barque. Je vois dans leurs yeux la peur de ne pas y arriver, la peur de mourir. Je vois dans leurs yeux la peur devenir haine pour ceux qui les empêchent de monter, mais aussi, peu-à-peu, devenir haine pour ceux qui sont simplement à l'abri.

Je vois aussi, à côté de moi, ceux qui crient de peur de chavirer. Ceux qui frappent sur les presque noyés, ceux qui coupent les poignets de ceux qui sont destinés à mourir. Je n'aime pas leurs actes. Je suis heureux de ne pas être de ceux-là. Je me persuade que j'ai ma conscience pour moi. Mais je ne leur demande pas d'arrêter.

Et puis de temps en temps, j'en vois un qui arrive à se hisser sur une barque. Il devient, comme moi, spectateur ou rameur. Ou alors de peur de perdre ce qu'il a acquis de haute lutte, il se met à frapper avec plus de frénésie encore sur ceux qui ne pourront faire comme lui.

Le temps passe, la situation des désespérés s'aggrave. L'eau est froide, leurs membres s'engourdissent, la mort les gagne. Ils sont forcés à des coups d'éclats, des coups motivés par la haine, des coups dans l'eau. Il y a ceux qui, tant qu'à mourir, en agrippent un de la barque – d'apparence plus faible, dont la tête ne lui revient pas, ou qu'il jalouse – jusqu'à le faire

passer par-dessus bord pour qu'ils meurent ensemble. Il y a ceux qui, dans un hurlement de désespoir, s'efforcent de faire chavirer toute l'embarcation.

C'est ainsi que la haine monte.

Dans cette immense groupe de naufragés il y désormais deux camps, irréconciliables. Ceux qui sont au sec, et leurs ennemis, ceux qui sont dangereux, qu'il faut abattre.

Comme toute allégorie, celle-ci a ses limites. Elle m'a permis toutefois d'exprimer un ressenti, une idée abstraite, de meilleure façon qu'avec des mots explicatifs : la fracture sociale est une réalité et, en s'aggravant, elle devient un facteur de haine et pousse à des actes désespérés.

Dans cette période où nous sommes effrayés – à juste titre – par les événements en Syrie, en Irak, en Lybie ; au moment où nous sommes effarés des départs de jeunes de nos pays, convertis ou non ; à l'heure où nous ne pouvons qu'être terrifiés par les menaces d'attentats sur nos territoires, nous devons éviter les pièges des faux semblants.

Une lecture trop facile, trop rapide, trop tentante peut-être, nous pousserait à incriminer une religion, une provenance territoriale, une culture. Cette lecture, probablement voulue par certains terroristes, ne peut que conduire à une escalade, voulue également. C'est ce que Robert Badinter appelait, dès le 7 janvier 2015, le piège que nous tendent les terroristes, dans lequel nous devons éviter de tomber.

La montée des actes antimusulmans ne pourra que pousser certains de ceux-ci à détester ceux qui les humilient et – là aussi avec une lecture trop facile, trop rapide – à détester l'ensemble des individus semblables à ceux qui les agressent ou les détestent.

La suite ne pourrait être qu'un enchaînement de réactions plus fortes encore, de l'un puis de l'autre pôle du conflit, puis de l'un, puis encore de l'autre, nous propulsant tête baissée dans une polarisation de plus en plus grande, une spirale qui ne pourra générer qu'une insécurité destructrice de plus en plus grande également. La haine appelle la haine.

Nous devons donc prendre du recul, débarrasser les événements encore frais dans nos mémoires des émotions qui légitimement nous assaillent. Une lecture posée et réfléchie est celle qui ne s'encombre pas des décors mais va à l'essentiel. Eviter le piège du terrorisme. La question n'est pas une question de religion, ni de territoire d'origine, ni de langue, ni de couleur de peau, ni de culture, quand bien même une minorité y croit et le revendique.

Le problème demeure celui de l'exclusion, de la pauvreté matérielle et d'éducation, des carences sociétales, de la disparition du tissu social.

Depuis les attentats de Paris, de très nombreux articles retracent la jeunesse de ceux qui veulent être qualifiés de djihadistes, et qui en réalité ne méritent même pas ce nom qu'on leur abandonne un peu trop facilement.

Il n'est pas étonnant que l'on trouve dans nos cités, dans nos ghettos, dans nos basse-villes où nous ne voulons pas aller vivre, des gens d'une grande pauvreté, matérielle ou d'éducation, des exclus, des « hors société », des gens qui sont arrivés à un tel degré de haine qu'ils sont aveuglés par celle-ci au point de commettre des actes horribles et innommables ; des actes – et il faut le dire aussi – que leur passé, que leur propre souffrance, que rien n'excusera jamais.

Il ne faut pas être grand clerc pour savoir ou pour constater qu'à notre époque, il faut avoir une identité propre, parler de soi, être quelqu'un. Facebook, instagram, twitter, l'ego a une place prépondérante. Je n'entre pas dans ce débat, je le constate.

Qu'offre-t-on à ceux qui n'ont pu, faute de milieu adéquat, de structure, d'éducation, se construire une identité en phase avec la société ?

La propagande terroriste offre aux paumés, aux individus sans repère, une identité forte clé sur porte, et même un but dans la vie et une façon de mourir. Le mode de recrutement insiste sur cette identité forte, comme cela ressort de l'enquête menée par la journaliste Anna Erelle (nom d'emprunt), dans le livre intitulé « dans la peau d'un djihadiste » (à mon humble avis, terroriste eut été plus adéquat).

Appelons un chat un chat, et ne l'appelons pas oiseau parce qu'il le demande.

Une personne qui tue des gens, est un meurtrier, un criminel. Une personne qui sème la terreur est un terroriste. Rien d'autre.

Leur abandonner le champ religieux ou spirituel est céder un peu facilement à leur première revendication, qui est avant tout identitaire. C'est leur faire trop d'honneur. C'est les aider dans leur recrutement. C'est reproduire le mécanisme. C'est ensuite, par amalgame, porter préjudice à tous ceux qui vivent la religion musulmane, et par répercussion porter préjudice à tous ceux qui vivent une religion, une autre forme de spiritualité, et à la société toute entière.

Ensemble, musulmans, juifs, chrétiens, agnostiques et athées, nous avons avant tout le devoir de ne rien céder au terrorisme, et surtout pas la spiritualité. Il serait un comble de permettre à des voyous de s'en emparer.

Mais nous devons aussi agir aux origines du mal et recréer un tissu social, il y a urgence.

Alors peut-être que je suis bobo, ce terme à la base non péjoratif créé par David Brooks pour qualifier une mutation positive d'un groupe social hybridé, et donc, selon moi liant. Et j'affirme qu'il faut bien plus encore qu'on ne le fait aujourd'hui, offrir du lien.

Alors oui, je suis ce que certains qualifient par dérision de bien-pensant et politiquement correct, parce que je pense qu'il y a assez d'expressions fortes et polarisantes pour semer la discorde dans la société et que nous avons besoin de ciment social.

Alors oui je suis droit de l'hommiste, de ces droits de l'homme qui ont voulu contrer des horreurs de la dernière guerre mondiale, quand nos grands-parents disaient « plus jamais ça ».

Ça ne plaît pas ? Alors je dois l'affirmer encore plus fort.

Guillaume Snessens,
Membre du Comité de Rédaction du Signes des Temps,
Mars 2015

Cette analyse a fait l'objet d'un article dans notre publication
« Signes des Temps » de février-mars 2015